

*En España todos los sueños son grises
La realidad es llena de colores
El baile, la musica, palpitando
Luz, suficiente, la vida despertando*

Rien ne disposait Manuel Ortega y Calderon à son étrange et grotesque destin. Si on avait bien cherché, et avec insistance ou malignité, on aurait pu, à la rigueur, imputer quelque étrangeté à sa profession. Soit, le petit employé des pompes funèbres ne nageait pas dans la joie lors de ses heures de travail, mais c'était par courtoisie et professionnalisme. Dès qu'il avait fermé la porte du « bureau » il redevenait un Andalou typique : agité, impatient, souriant, cherchant l'ombre et la lumière, frayant aux terrasses des cafés à la saison chaude ; se réunissant sous les tonnelles verdoyantes avec voisins et amis pour jouer aux cartes en buvant des boissons fraîches.

Et l'hiver ? Eh bien l'hiver, on se déportait vers l'intérieur, on refermait les baies vitrées en allumant les lumières, laissant devant la porte en attendant que la froidure se passe, les noirs et les rares blancs de la nuit et de la neige...

Non, vraiment, rien ne désignait le petit homme replet et de peu d'endurance comme candidat idéal pour ce qui devait lui arriver.

Certains de ses amis fidèles eussent certainement convenu bien mieux. Carlos Paragan, pourquoi pas, grand, sportif et diplômé de

l'Université de Salamanque ? Ou à la rigueur Jesus Ibañez, petit paquet de muscles, rusé comme un paysan de Galice, capable, professeur de français et d'anglais qu'il était, de se débrouiller dans le monde entier. Et il était solide de surcroît, l'animal, ancien champion de course à pied.

Oui, tout le monde était plus apte que Manuel.

Ce fut lui cependant que le sort désigna.

Et il ne savait pas s'il devait se réjouir ; en fait, il ne savait peut-être pas de quoi il était question ! Pas plus que tous les Péré Carvalho alentour.

Ses amis étaient partagés. Ses voisins dans l'ignorance, tout comme les collègues de travail, ou les gens qui lui étaient indifférents, se doutaient bien de quelque chose, mais soit ils s'en fichaient, soit ils haussaient les épaules en affectant un détachement qu'ils étaient bien loin de ressentir : rien ne sortait, du fond d'aucune pensée ; on finissait par trouver le bonhomme changé et par classer l'affaire. Mais on pouvait douter que Manuel lui-même fût conscient de la métamorphose opérée.

Un matin, Manuel disparut !

Pas comme s'il avait pris le train ou l'avion pour des vacances ; ou le vélo pour le week-end – Manuel n'était pas sportif, Manuel n'était pas voyageur – voire la voiture – celle-ci était garée sagement devant l'immeuble – Non, il disparut ! Point ! À la ligne ! Avec armes et bagages ! Lares et pénates !

On trouva la porte de son appartement ouverte et les quatre-pièces-cuisine-salle-de-bains, désespérément vides. Peuplées d'échos incongrus. De Manuel... pas de traces.

Ses amis, crispés et inquiets, affectèrent une attitude assez négligente. Ils n'en savaient pas plus, dirent-ils. Ils mentaient, c'est sûr, pensaient les voisins moins intimes. La rumeur, molle et doucement maligne, persista quelque temps.

Le plus curieux fut le zèle minimal avec lequel la *guardia civil* enquêta. En fait, elle se contenta de bien peu, c'est-à-dire la routine. Tout juste si elle interrogea alentour, trouvant satisfaisantes les réponses lapidaires et désinvoltes des gens questionnés.

Après tout Manuel était majeur ; il avait le droit de disparaître comme cela lui chantait, du moment qu'il payait ses impôts. Et pour l'instant rien ne faisait penser qu'il n'en paierait plus. On calma donc voisins calomnieux et amis hésitants, on ferma le logement avec le double des clés du concierge, et le représentant de la police qui assista à l'opération prit, devant témoins, les clés par-devers lui. À charge pour lui de régulariser la situation au retour de Manuel.

Et l'affaire s'oublia graduellement.

Juste quelques regrets dans les récits des amis et des partenaires de manille.

On négligea Manuel.

Les amis se fâchèrent du peu de cas qu'on faisait de l'absence d'un être humain, puis eux-mêmes furent repris par le ronron de la vie.

Manuel disparut alors une seconde fois, graduellement, de la mémoire des hommes. Et des femmes évidemment.

L'appartement resta fermé. La lumière, lassée elle aussi, le déserta de plus en plus. Plus rien ne passa à travers les volets ni par

les persiennes encroûtées. Le temps sembla y mourir. Comment vivre le temps sans les pastels et les ombres ?

Le concierge avait une résidence mitoyenne au logement de Manuel. Il faisait partie des gens que le disparu avait appréciés, et cela le peinait de ne plus avoir à entretenir l'appartement de son voisin. C'était toujours lui qui s'occupait d'ouvrir les volets, et d'arroser les plantes si nécessaire, quand d'aventure Manuel partait pour quelques jours. Il montait le courrier, le déposait soigneusement trié sur le guéridon de l'entrée. Publicités d'un côté, lettres et paquets de l'autre, ou au sol : Manuel aimait à retrouver ses affaires ainsi disposées. Le fidèle gardien prenait note des messages quand la cassette à bande magnétique était trop pleine. Cela arrivait rarement, mais cela arrivait parfois, et Esteban, c'est son nom, avait mis son intervention au point avec Manuel... Esteban avait dit avec pudeur qu'il trouverait « peut-être gênant d'écouter », mais Manuel avait balayé l'objection d'un revers négligent : les petits employés des pompes funèbres avaient une vie sans ombres ; ils recevaient des messages sans malice, ils changeaient, innocents, de téléphone, et de façon de faire *¿ porqué no ?*

Environ un an après le départ de Manuel, Esteban constata que deux choses n'allaient pas : d'une part, les courriers des contributions au nom de « Ortega y Calderon M. » commençaient à s'accumuler sur le petit meuble dans l'entrée du « *segundo piso a la izquierda* ».

Et d'autre part, sa chambre à coucher, sa simple chambre de concierge, noircissait à vue d'œil.

Il pensa à ses lunettes, à sa vue, à sa fatigue, à son âge, à la maladie. Pas question de suie. Il ne dormait pas à côté de la cheminée. Ce noir-là voulait dire noir de chez noir.

Il ne put bientôt plus y dormir, rien n'y faisait, de jour comme de nuit, le lit restait dans la même absence de tonalité : il avait même du mal à le trouver. Et les draps ! Qui aurait pu dormir dans de tels draps : ils disparaissaient chaque matin un peu plus que la veille ? Ouvrir les volets et les fenêtres ne changeait nullement l'ambiance de catafalque et bientôt il ne retrouva plus ses socquettes dans sa commode, ni son chapelet dans sa table de nuit. Il émigra donc vers le canapé du salon avec ce qu'il avait réussi à retrouver et prévint l'agent de police qui avait mis la main sur l'autre jeu de clés appartenant à Manuel.

C'était certainement une affaire d'infiltrations ! Il aurait aimé que quelqu'un s'en assure, car le mur de sa chambre à coucher était mitoyen de l'appartement de Manuel.

Esteban entrebâilla cette porte malgré son sens farouche de la pudeur ; la pièce s'enfonçait, elle aussi, dans le noir. De drôles d'infiltrations. *Es seguro.*

En pure perte.

On ne prit pas un concierge esseulé et affolé très au sérieux.

Quand le vieux gardien réussit à mener Villanele, le policier, dans son appartement, il avait déjà dû s'installer à la cuisine pour y dormir sur un bat-flanc. Un peu plus tard, quand l'alguazil revint

avec ses collègues, Esteban avait disparu. Son appartement était noir. Et après examen, celui du dessus était vide, et celui du dessous était blafard.

On alerta les autorités.

Celles-ci firent condamner, dans l'ordre : l'immeuble et le concierge. Le premier pour insalubrité et le second pour tapage et outrage. On l'avait retrouvé, errant, balbutiant des mots sans suite et parfois des invectives dans les rues de Séville, ce qui l'amena au service psychiatrique le plus proche, à San Lazaro, où il passa un certain temps à guetter chaque matin le retour du soleil et du ciel bleu. Quand ils ne revinrent plus, il était trop tard, bien sûr. Il hurla dans les couloirs pendant encore longtemps : « Je vous l'avais bien dit... Je vous l'avais bien dit ! »

De l'immeuble où avaient vécu Esteban et Manuel, il ne restait rien qu'un parallépipède d'ombre opaque grandissant au rythme des battements d'un cœur. Et la lumière ne franchissait déjà plus les haies du jardin qui l'entourait.

Des curieux et des savants mesurèrent la pulsation. Elle ne correspondait au cœur de personne, pas au leur en tout cas. La fréquence était toujours, soit trop élevée, soit trop basse d'un iota. L'amplitude elle aussi différait subtilement : lorsque de grands cardiologues vinrent ausculter la part d'ombre, de la taille maintenant d'un quartier de la ville, rien dans leurs dossiers ne recouvrait correctement leurs résultats. Cette pulsation n'appartenait à aucun cœur répertorié. Il y avait bien eu le médecin de famille de Manuel qui avait posé son vieux stéthoscope à membrane sur la chose et avait grommelé que ça ressemblait à peu

près à ce que lui racontait le cœur de son patient. Mais personne ne l'avait entendu ! Qui écoute encore les vieux médecins de famille ?

« Pas tout à fait » avait-il rajouté, « mais ça y ressemble bigrement. »

Au bout de quelques mois, toute la province avait disparu. Du sol au plafond, du ciel à la terre, hommes, bêtes et plantes, mobilier et installations, cabas et cerfs-volants, tout avait plongé dans le noir. Les avions avaient évidemment déserté la zone : ils y disparaissaient avec armes, bagages et passagers sans ressortir de l'autre côté. Il avait fallu donner des ordres en conséquence.

Le gouvernement et l'armée étaient impuissants, les philosophes muets et stupéfaits, les sociologues et les physiciens éperdus.

L'Espagne se déroba graduellement au jour et rien n'y fit : ni soldats, ni sorcelleries, ni prières, ni invocations, ni murs de fortification, ni douves.

Le Portugal et les Baléares y passèrent. La France et la Corse, l'Angleterre et l'Italie, l'Allemagne...

Quand Manuel revint de ses stages, après son recyclage et ses formations, la moitié du monde avait été engloutie dans le noir. Il gara son traîneau attelé de frais, tiré par douze animaux jeunes et ingambes, dans le noir de sa rue le long du trottoir.

Il écouta battre le cœur de la terre, et dit à la cantonade : « ¿ Ay! que es este desastre ? », ce qui signifie à peu près : « C'est quoi ce cirque ? », avant d'allumer la lumière au bouton caché de l'univers... En cette fin d'année 2020, les guirlandes multicolores,

sollicitées d'un doigt fringant et nouvellement investi, s'allumèrent en même temps dans le monde entier qui respira sous les étoiles, sous le soleil et dans les rêves à nouveau bariolés des enfants d'Espagne et d'ailleurs.

Le Père Noël avait fini par accepter l'inanité de ses efforts : la retraite serait inévitable. Il avait constaté, heureux, qu'il avait bien travaillé et que son remplaçant, soigneusement cherché, trouvé et formé au métier, se débrouillait fort bien. Et avec une autorité de bon aloi.

Dans sa cellule capitonnée, Esteban cessa de hurler, babilla, se tut, sourit et soupira.

Un avion égaré demanda l'autorisation d'atterrir à l'aéroport de Séville, puis un autre à El Prat... La tour de contrôle fut un instant dépassée ; comme si un moment de flou avait retardé tout le monde... Les premiers passagers débarquèrent. On était le 24 décembre au soir.

À Pedro Portillo, avec lequel j'ai passé (peu après les fêtes de fin d'année) une agréable soirée dans les Caraïbes, à faire rimer amour de la langue espagnole, poésie, téquila et cordialité.

Gabriel Eugène KOPP